Raymond Aron

La sociologie allemande contemporaine



QUADRIGE / PUF

ISBN 2 13 037134 5

4e édition mise à jour : 2e trimestre 1981

Le Sociologue
108, Bd Saint-Germain, 75006 Paris

PRÉFACE

Nous nous sommes bornés, pour cette deuxième édition, à des corrections de détail. Ce livre n'a jamais été conçu comme une étude, historiquement complète, de la sociologie allemande. Il ne constituait, dans ma pensée, qu'une introduction à des doctrines mal connues en France, il y a quinze ans et peut-être aujourd'hui encore. Il visait à dégager les problèmes que se posaient les sociologues allemands, les concepts qu'ils employaient de préférence, les philosophies (Weltanschauungen) *qui inspiraient ou imprégnaient leurs recherches.*

L'avènement du régime hitlérien a brutalement arrêté le développement des écoles ou des œuvres, qui m'avaient paru les plus importantes. Alfred Weber, Karl Mannheim, l'équipe de la Zeitschrift für Sozialforschung *autour de Max Horkheimer ont continué leurs travaux en exil. Il n'était pas possible de passer en revue ces travaux sans sortir du cadre et dépasser l'objectif de cet essai.*

Paris, janvier 1950.

Les raisons qui m'avaient déterminé en 1950 à ne pas réviser le texte de 1935, sont plus impérieuses encore aujourd'hui. Ce petit livre reste une introduction systématique à la sociologie allemande telle qu'elle s'était développée avant 1933.

Paris, juillet 1966.

QUARANTE ANS APRÈS

La sociologie allemande contemporaine *parut en 1935 ; j'avais rédigé ce petit livre en 1934, après mon retour d'Allemagne, alors que je préparais deux autres livres ; le premier,* Essai sur une philosophie de l'Histoire dans l'Allemagne contemporaine, La philosophie critique de l'Histoire (1), *analysait les conceptions de la connaissance historique de W. Dilthey, H. Rickert, G. Simmel, M. Weber ; le second,* Introduction à la philosophie de l'histoire, essai sur les limites de l'objectivité historique, *prolongeait l'œuvre de quatre auteurs, étudiés dans le livre précédent, et reprenait le projet auquel W. Dilthey avait donné son nom :* la critique de la raison dialectique.

Inscrit sur la liste Otto pendant l'occupation de la France, mis au pilon, ce livre que Mario Signore a traduit avec tant de soin fut réédité après la guerre et traduit en plusieurs langues (allemand, anglais, japonais, etc.). J'écrivis en 1953, pour l'édition allemande, un court chapitre supplémentaire, intitulé Bemerkungen zur heutigen Lage der soziologischen Problematik. *Vingt-cinq années ont passé depuis cette tentative dans laquelle je m'efforçais de mettre à jour cette étude d'une sociologie allemande qui, en 1978, n'est plus, de toute évidence, la sociologie contemporaine. Probablement conviendrait-il de trouver un autre titre à ce livre qui s'arrête à 1933, il y a quarante-cinq ans. Je dois ajouter que le travail me fut suggéré par Célestin Bouglé, directeur de l'École normale supérieure, pour une nouvelle collection, intitulée « Nouvelle Encyclopédie philosophique », dans laquelle figurait le* Bilan de la Sociologie française contemporaine, *de C. Bouglé, paru quelques mois avant le mien.*

(1) Éd. Vrin.

Pourquoi ce livre, écrit par un jeune professeur de philosophie, a-t-il trouvé un éditeur et un public en Allemagne, même vingt ans après sa parution en France ? Pourquoi est-il encore utilisé par des étudiants, des deux côtés du Rhin ou des deux côtés des Alpes, bien que la littérature sur la plupart des auteurs dont je traite est aujourd'hui considérable, dans toutes les langues ? Il ne m'appartient pas de donner réponse à ces interrogations. Tout au plus puis-je présenter quelques remarques sur la signification actuelle des problèmes que j'abordai jadis.

Sur un point, les sociologues d'hier et d'aujourd'hui ont confirmé mon jugement : Max Weber occupait à mes yeux une place à part, incomparable à celle de tous les autres. En 1935, aucun livre d'ensemble n'existait sur la personnalité et l'œuvre de Max Weber en langue française, pas davantage en langue italienne ou anglaise. En consacrant à Max Weber environ 40 % du texte — ce qui surprit nombre de mes maîtres et des lecteurs de l'époque — je ne me trompais pas. Bien que mort au lendemain de la première guerre, Max Weber dominait encore la pensée sociologique dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres. Bien plus, devenu le classique par excellence dans tous les pays occidentaux, il continue de passer pour un contemporain — comme Karl Marx lui aussi, avec ce mérite supplémentaire qu'il n'existe pas de weberiens dans le style des marxistes : le lien établi entre Marx et les partis qui se réclament de lui contribue à sa gloire posthume mais aussi à la dégradation de sa pensée en une idéologie d'État.

Des auteurs du premier chapitre, deux ne sont guère connus aujourd'hui, en dehors de la zone de culture allemande (A. Vierkandt, O. Spann). Dans le deuxième, Franz Oppenheimer est presque oublié, encore que l'ouvrage monumental d'Alexander Rüstow Ortsbestimmung der Gegenwart *prend pour point de départ l'idée de Franz Oppenheimer : l'origine des classes dans la superposition des conquérants aux populations sédentaires asservies. En revanche, Alfred Weber et Karl Mannheim appartiennent aujourd'hui au passé de la sociologie mais à un passé jusqu'à un certain point présent.*

Au-delà des auteurs, c'est le problème ou ce sont les problèmes des trois chapitres qui conservent une actualité à ce que les Allemands ont baptisé une « introduction systématique à la pensée sociologique ».

Quels sont les problèmes, immanents au premier chapitre, plus ou moins imparfaitement explicités ? Je répondrai que ces problèmes subsistent en tant que mise en question des rapports entre l'individu et le groupe, de la réalité autonome du groupe ou de la réduction de celui-ci à des actions ou interactions individuelles.

Georges Gurvitch, dans sa Vocation actuelle de la Sociologie, *a prolongé les recherches de ceux que j'ai mentionnés dans le premier chapitre, Talcott Parsons et Edward Shils eux aussi. A partir de l'action sociale, comme Max Weber, ou bien à partir des petits groupes, ces sociologues, français ou américains, s'efforcent de reconstruire l'ensemble de la société, en élaborant une classification des groupes sociaux, en définissant les principaux d'entre eux, en caractérisant le mode des groupes (société ou communauté, hiérarchie ou coopération). Aussi bien Georges Gurvitch que Talcott Parsons se situent dans la suite des sociologues allemands d'avant 1933. Simmel retrouve aujourd'hui quelque notoriété aux États-Unis, bien que L. von Wiese n'y ait, me semble-t-il, qu'un petit nombre de disciples.*

La pensée de Durkheim suscita, on le sait, un débat passionné et prolongé en raison de la réalité quasi substantielle qu'il prêtait à la société (tantôt la société globale, tantôt un groupe partiel), en raison aussi de la notion de conscience collective dont le statut philosophique reste équivoque. Ces controverses se sont, me semble-t-il, apaisées mais elles renaissent sous une autre forme ; dans le langage des anglo-saxons, ce qui est en question, c'est l'individualisme méthodologique. *Existe-t-il dans les sociétés autre chose que des individus ? La référence aux conduites des individus est-elle la démarche naturelle et même nécessaire de l'explication ?*

*Reportons-nous à la science économique : c'est par le comportement de l'*homo œconomicus *que l'on explique ou que l'on cherche à expliquer les fluctuations de la conjoncture. Certes, la macro-économie ou l'économétrie calcule des agrégats, les relations ou corrélations macro-économiques, mais sans nier les décisions des agents. Si le statisticien calcule l'élasticité de la demande étrangère par rapport à la dévaluation d'une monnaie, il s'en tient aux agrégats sans que ceux-ci constituent en tant que tels*

autre chose que des résultats non intentionnels d'innombrables acteurs.

Souvent le langage et le mode de penser des sociologues diffèrent du tout au tout, au moins en apparence, de ceux des économistes. Les institutions, les organisations, les classes, les rapports de production n'apparaissent-ils pas comme des réalités collectives et autonomes dont les individus ne sont que les agents contraints et temporaires ? A la limite, une société constitue une structure que des individus ignorent tout en en assurant la durée, la perpétuation.

Le débat d'aujourd'hui ne se déroule pas en termes psychologiques ou métaphysiques. Les théoriciens de l'individualisme méthodologique ne nient pas que les acteurs ne connaissent pas la pièce qu'ils jouent ou les mécanismes grâce auxquels les sociétés fonctionnent, survivent et changent. A la formule célèbre « les hommes font leur histoire mais ils ne savent pas l'histoire qu'ils font », on pourrait joindre une formule équivalente : les hommes assurent le fonctionnement de leur société mais ils ne connaissent pas la société dont ils sont les agents.

Il n'y a pas de contradiction entre le langage de l'Homo sociologicus et le langage des classes ou des structures. L'homme dont traite le sociologue, à la différence de celui de l'économie, n'est pas défini exclusivement par le choix plus ou moins rationnel, en fonction de la hiérarchie des préférences ou le calcul de l'intérêt. Il joue des rôles, il est tour à tour père dans sa famille, gardien de but dans son équipe de football, membre du Parti socialiste, chef d'atelier dans son travail. En chacune de ses activités, il est partiellement déterminé par les règles du métier qui lui ont été enseignées, par la notion du bien et du mal, du convenable et du non convenable qu'il a intériorisée sans même en prendre conscience. L'homme économique est ou semble être le plus souvent transhistorique ; l'homme sociologique est un être historique, caractéristique d'une société, une entre beaucoup d'autres, dans laquelle il est né. Mais, j'ai employé volontairement l'expression « partiellement déterminé ». Sous une forme nouvelle, le débat du déterminisme social et de la liberté humaine s'élève. Et ce débat apparaît dans les deux chapitres, sociologie systématique et sociologie historique, de ce livre.

La philosophie d'Auguste Comte, qui se présentait comme une sociologie encyclopédique, comportait à la fois une théorie de la structure sociale, élaborée à partir d'une théorie de la nature humaine et d'une théorie de l'histoire humaine. Karl Marx, lui aussi, combine une analyse de l'organisation sociale à partir des forces et des relations de production avec une interprétation du mouvement total de l'histoire. Moins ambitieux en un sens, plus ambitieux en un autre sens, Max Weber a développé une riche casuistique des concepts à l'aide desquels il s'efforçait de comprendre et d'expliquer les diverses sociétés. Mais, ses jugements sur la société moderne n'ouvraient pas une perspective comparable à celle qu'ouvrait l'optimisme catastrophique de Marx.

Évoquons aussi Talcott Parsons, qui dans son livre The structure of social action, s'efforça de synthétiser ou de dépasser Durkheim, Weber et Pareto, qui utilisa ensuite les études sur les petits groupes afin de discerner les quatre fonctions nécessairement remplies par n'importe quelle société, microscopique ou macroscopique (finalité, adaptation, intégration, règlement des conflits). Tous les sociologues de la grande tradition utilisent leur propre image de l'homme sociologique ou leur représentation du lien social ou de la société en tant que telle dans les recherches empiriques qu'ils mènent avec les techniques diverses, aujourd'hui employées (questionnaires, interviews, sondages, entretiens directifs et non directifs).

La relation entre le nominalisme (individualisme méthodologique) et le conceptualisme (ou le totalisme) ne se confond pas avec celle de la microsociologie et de la macrosociologie. Il existe une vision totaliste du petit groupe comme il existe une vision nominaliste ou individualiste de la société globale. Si, au niveau macroscopique, la tendance vers le totalisme, la saisie des ensembles ou les totalités l'emporte le plus souvent la raison en est simple sans qu'elle soit pourtant valable.

Les individus qui composent une grande société nationale se distribuent en catégories socioprofessionnelles, en régions, ils résident dans des villages ou des villes, ils occupent des métiers divers, à des niveaux distincts de la rémunération ou du prestige. Une étude d'une société globale s'attache inévitablement à ces ensembles. Le sociologue, à la limite, ne connaît que des individus socialisés,

dont la pensée et l'action semblent reproduire une réalité collective. Considérons, en contrepartie, un chapitre de la sociologie également développé aux États-Unis et en Europe : la sociologie de l'éducation. Depuis la guerre, dans tous les pays d'Europe occidentale, bien qu'à des degrés différents, l'enseignement secondaire et supérieur s'adresse à une fraction croissante de chaque classe d'âge. On comptait, en 1938, 60 000 jeunes environ qui poursuivaient leurs études au-delà du baccalauréat ; environ 15 000 garçons et filles étaient reçus chaque année au baccalauréat. Le nombre annuel des bacheliers a été multiplié par 20 environ (300 000 au lieu de 15 000) ; au lieu de 60 000 dans l'enseignement supérieur, 800 000 à 900 000 environ.

Cette transformation a été favorisée, sinon provoquée, par des mesures gouvernementales, mais elle résulte aussi des décisions que prennent les familles ou les jeunes dans les conditions créées. Les enquêtes, nombreuses dans tous les pays, aboutissent à des résultats au premier abord décevants, du moins plutôt par rapport aux idéologies modernes. L'extension de la scolarité secondaire et supérieure n'a pas bouleversé la reproduction de la hiérarchie sociale d'une génération à une autre. Ce qui a changé le plus, c'est la valeur, en soi ou sociale, des grades ou diplômes. Une licence ne garde même plus la signification que possédait le baccalauréat il y a quarante ans (signification ou valeur sur le marché du travail). L'accession des enfants des milieux les plus modestes aux premiers échelons de la hiérarchie des grades ne consacre pas l'égalité mais, tout au contraire, l'inégalité des chances. L'origine sociale de la minorité qui s'élève jusqu'au sommet (grandes écoles, diplômes prestigieux) confirme les avantages dont profitent, dans la compétition académique, les enfants des classes privilégiées. Quelle que soit la part que l'on attribue aux dons génétiquement transmis, on ne doute pas que la famille, le milieu influent sur les succès ou les échecs scolaires. Une génération après une révolution et après l'élimination d'une classe dirigeante, les enfants de la nouvelle classe profitent à leur tour du statut de leurs parents.

Une première interprétation, la moins sérieuse, se rapprocherait de la « théorie conspirationnelle » de l'histoire. Les privilégiés donnent une légitimité supplémentaire à leur position grâce à l'acquisition de grades ou de diplômes. Il suffit de transfigurer l'élite en une unité cohérente, en un agent unique, pour que la diffusion de l'enseignement devienne une méthode subtile par laquelle l'élite consolide son règne tout en le camouflant. Une deuxième interprétation mettrait l'accent sur le déterminisme social : quelle que soit l'organisation de l'enseignement, la société inégalitaire se reproduit elle-même, bien qu'à chaque génération quelques familles s'élèvent jusqu'aux milieux supérieurs et quelques-unes en sortent. Cette deuxième interprétation traduit un mécanisme social qui fonctionne dans toutes les sociétés, bien que l'inégalité des chances soit plus ou moins accentuée en fonction de l'inégalité sociale et du système d'instruction. Mais ces vérités statistiques ne suppriment pas la part d'initiative ou de liberté qui reste aux individus. Les surdoués des milieux modestes (ou ceux que favorise le hasard) ont une meilleure chance de franchir les échelons académiques et même les statuts sociaux.

A certains points de bifurcation, les individus choisissent, éventuellement à la manière de l'homme économique. Vaut-il la peine d'investir quelques années de plus dans les études étant donné le profit sur lequel on peut raisonnablement compter ? Est-il rationnel de s'engager dans l'enseignement supérieur long ou l'enseignement supérieur court ? Il y a là des choix comparables à ceux que l'économiste suppose dans sa théorie. Le choix par la famille ou le jeune est à coup sûr influencé par le milieu ; parents ou enfants donnent à tel ou tel diplôme une valeur qui varie en fonction de l'environnement. Le sociologue explique donc par le milieu la hiérarchie des intérêts ou l'échelle des valeurs (alors que l'économiste tient pour données ces préférences), il explique aussi par la rationalité la fréquence de tels choix dans une certaine catégorie sociale ; des phénomènes globaux, macroscopiques, se décomposent en une multiplicité de décisions individuelles, conformes à la rationalité des acteurs définis par leur être social.

Dans cette ligne, on retrouve les principes de l'individualisme méthodologique de Fr. Hayek ou de Sir Karl Popper. Les sciences sociales étudient les conséquences non intentionnelles des conduites des acteurs. Guillaume II n'avait pas voulu cela, pas plus que les gouvernants, en Italie ou en France, n'ont voulu des centaines de milliers de jeunes dans les ghettos universitaires. La sociologie inspirée par l'individualisme méthodologique découvre et explique

la part du déterminisme social, alors que les doctrinaires du déterminisme tendent à nier ou à méconnaître la part de la liberté individuelle.

En 1935, Karl Mannheim avait quitté l'Allemagne hitlérienne et je le retrouvai à Paris. Il me parla avec générosité de mon livre, sans étendre ses compliments au chapitre dans lequel je le traitai sévèrement. A l'époque, il jouissait d'une grande autorité dans l'Allemagne de Weimar et, au-dehors, il passait à juste titre pour le fondateur de la Wissenssoziologie, de ce que l'on appelle aujourd'hui en anglais Sociology of knowledge et d'abord, en France, sociologie de la connaissance. Je l'aurais classé dans les dérivations du marxisme si j'avais disposé de plus de place (le nombre de pages, dans cette collection, était strictement limité). Depuis lors, il a été présenté comme un des représentants de l'école hongroise de sociologie, école à laquelle appartenait G. Lukacs.

Par l'intermédiaire de Max Weber, Karl Marx figurait pour ainsi dire en contrepoint dans ce livre. La Wissenssoziologie de Mannheim, devenue un domaine classique de la sociologie, reflétait d'une certaine manière la situation socio-intellectuelle de l'Allemagne de Weimar. Chacun des grands partis constituait une sorte de totalité, non pas seulement fermée sur elle-même, hostile aux autres, mais caractérisée par une Weltanschauung propre. Chaque parti détenait sa vérité (ou chaque classe aurait dit Marx) ; il ne restait qu'à franchir un pas de plus pour substituer à la logique classique une logique « relationnelle » qui ébranlait les fondements du dialogue, impossible en l'absence de règles communes et de la distinction du vrai et du faux. La sociologie de la connaissance, telle qu'elle s'est développée depuis un demi-siècle, ne comble pas les ambitions de Mannheim avant son exil. Elle étudie tantôt le fonctionnement de la communauté scientifique, tantôt le conditionnement par la société globale, par le régime ou par les classes certains aspects spécifiques des recherches ou des œuvres. La sociologie de la connaissance, bien que baptisée par K. Mannheim, remonte, aux yeux de beaucoup, à K. Marx lui-même.

Entre 1945 et 1978, une des différences les plus frappantes de la conscience sociologique concerne la situation du marxisme et l'épanouissement de ce que l'on appelle à tort la sociologie américaine (l'on devrait la désigner recherche empirique). Après 1918, à l'exception de G. Lukacs, la littérature sociologique d'inspiration marxiste prolongeait celle des dirigeants de la II[e] Internationale et de la social-démocratie, les Kautsky et les Bernstein réconciliés dans le révisionnisme et radicalement hostiles au léninisme. Certes, l'école de Francfort appartient à la période weimarienne ; j'ai collaboré à la Zeitschrift für Sozialforschung, après mon départ d'Allemagne, lorsqu'elle fut imprimée à Paris. Elle me semble avoir pris, après coup, une portée historique qui ne lui était pas encore reconnue à l'époque. Elle se réclamait du marxisme, elle combinait deux critiques, économique et culturelle, du capitalisme ; certains de l'école professaient une sorte de freudo-marxisme, rebelles tout à la fois au marxisme dit positiviste ou vulgaire des sociaux-démocrates et au marxisme-léninisme de la III[e] Internationale. Les Max Horkheimer, Th. Adorno et leurs amis n'ont jamais songé qu'il aurait été méritoire et utile de défendre la République de Weimar contre le danger hitlérien.

En France, entre les deux guerres, le marxisme existait beaucoup moins dans la communauté sociologique qu'en Allemagne. Les disciples de Durkheim, peu nombreux, qui occupaient encore les chaires de sociologie dans l'université, même si, comme Marcel Mauss, ils se déclaraient socialistes, ne se définissaient pas eux-mêmes par rapport au marxisme. En introduisant Max Weber, d'une certaine manière je ramenais Marx en même temps. Je n'étais pas plus marxiste en 1935 qu'aujourd'hui, mais j'étais quelque peu marxologue.

Ce qui me touchait par-dessus tout, la problématique qui est demeurée la mienne, c'est le destin de l'individu et de la liberté dans la société industrielle, qu'elle soit capitaliste ou socialiste. Max Weber, mort en 1922, n'a pas eu la possibilité de comparer la société soviétique à la société capitaliste. Aussi bien cette dernière, au cours des trente dernières années, a-t-elle prodigieusement changé. Mais il a vu et prévu les caractères majeurs de toute société productiviste et rationalisée. Ces caractères inévitables délimiteraient du même coup la marge d'incertitude ou de choix. De même que Tocqueville écrivait que la société de l'avenir serait nécessairement démocratique (au sens de l'égalité de statut social

de tous les membres de la société) mais ou bien libérale ou bien despotique, de même Max Weber écrivait que la société contiendrait une dose fatale de bureaucratie et de rationalisation, mais qu'elle sauvegarderait ou non une carrière aux individus, préserverait ou non les droits de l'homme.

En 1953, en écrivant une postface à l'édition allemande de la Sociologie allemande contemporaine, je mettais au centre de l'actuelle problématique la comparaison des deux types de société industrielle, la société de type soviétique et la société de type occidental. Les trois petits livres : 18 Leçons sur la société industrielle, La lutte de classes, Démocratie et totalitarisme, constituent une contribution à cette recherche fondamentale, d'inspiration marxiste et weberienne à la fois, bien que je sois personnellement hostile au soviétisme qui selon les uns a trahi le message de Marx et, selon les autres, mis au jour la seule issue possible du prophétisme marxiste, à savoir le despotisme à vocation totalitaire. Comment un despotisme qui se réclame de la liberté peut-il ne pas créer un univers de mensonge pour réconcilier la réalité avec la doctrine idéologique sur laquelle s'appuie la légitimité de son pouvoir ?

Ce n'est pas le lieu de discuter sérieusement le lien, nécessaire ou accidentel, entre Marx et le Goulag. Je voulais suggérer que l'œuvre de Mannheim, plus encore celle de Max Weber, représentent une étape de la pensée sociologique, pour reprendre le titre d'un autre de mes livres. Les questions, les concepts de Tönnies et de Weber, qu'il s'agisse de société et de communauté, qu'il s'agisse des différents types de pouvoir, de la rationalité, des deux éthiques de la conviction et de la responsabilité, n'ont pas disparu de l'actuelle sociologie, elles n'ont même pas vieilli. Ce qui donne par instants l'impression fausse que ces idées, inspiratrices ou interrogatives, ont disparu, c'est la richesse des enquêtes empiriques sur tous les phénomènes sociaux de notre époque, classes, partis, écoles, universités, mobilité, sports, familles, générations, science, art, cinéma, etc.

La recherche empirique des sociologues, présente des deux côtés de l'Europe, dans les pays du tiers monde comme dans les pays industriels avancés, semble créer une sorte de communauté internationale, communauté scientifique dont les membres se comprennent parce qu'ils emploient les mêmes méthodes et se posent des questions de même nature. Impression pour une part bien fondée : rien n'empêche une analyse comparative, à l'est et à l'ouest de l'Europe, sur le temps libre (free time) ou même l'origine sociale des étudiants. Dans certains pays d'Europe orientale, de même, les économistes n'hésitent pas à utiliser les concepts de la théorie néo-classique. Mais, en Union soviétique du moins, les concepts majeurs de l'économie marxiste (valeur-travail, plus-value, exploitation) demeurent impératifs, de même que les études concrètes sur les catégories socioprofessionnelles ne doivent pas compromettre la théorie des classes, élément central de l'interprétation économique de l'histoire (ou du matérialisme dialectique selon le vocabulaire de l'Union soviétique).

Le consensus scientifique des sociologues (consensus qui n'exclut pas des controverses comme il est constant dans toutes les disciplines) ne s'étend pas à l'explication des phénomènes tels la guerre, la colonisation, l'exploitation, la théorie des classes, le devenir du capitalisme. Tout sociologue de haut niveau, qui ne s'enferme pas dans des questionnaires et des pourcentages, porte en lui une certaine idée de l'homme et de la société, une certaine conception des rapports de la personne et du groupe, des sous-systèmes et du système des systèmes. Il n'y aurait guère de sens à parler aujourd'hui, comme je le faisais en 1935, de la sociologie allemande (l'influence de Marx ou de Weber n'est pas moindre aux États-Unis et en France qu'en République fédérale allemande). En revanche, il subsiste une différence de statut de la sociologie en Europe orientale et en Europe occidentale. En Europe occidentale, où l'État n'érige pas une doctrine sociologique en vérité officielle, les convictions politiques et idéologiques divisent en profondeur, de temps à autre, la communauté. Les événements de mai 1968 suscitèrent des interprétations multiples et incompatibles, ils jetèrent les sociologues les uns contre les autres. Comme si, à des instants cruciaux, dans des situations extrêmes, la personne parle plus haut que le savant.

Sociologues et philosophes s'interrogent souvent sur le rapport de leurs discours respectifs. Le discours sociologique englobe-t-il le discours philosophique en tant que celui-ci exprime, consciemment ou non, une expérience historique que le discours sociologique

analyse ? Le discours philosophique ne critique-t-il pas le discours sociologique dans la mesure où celui-ci aspire à la totalité, oubliant son propre enracinement dans une réalité historiquement particulière ? La prétention à la totalité du discours marxiste suppose un système hégélien, l'achèvement de l'histoire permettant de « relativiser », en les justifiant partiellement, tous les autres discours. De même, la prétention impérialiste de Durkheim repose sur la confusion entre le sens social *et le* sens essentiel *des hommes, de leurs activités et de leurs créations.*

Le discours philosophique sur notre histoire et sur notre présent ne peut pas ne pas intégrer les connaissances objectivement établies par la recherche scientifique. Mais, par ses interrogations et par ses engagements, il transcende le savoir sociologique qu'il ne peut plus ignorer.*

Paris, août 1978.

* Cette introduction fut écrite pour une édition italienne du livre, Edition Messapica, traduction Renzo Cocciologo et Mario Signore, Introduction et notes par M. Signore.

INTRODUCTION

Les auteurs allemands ont l'habitude de distinguer la *sociologie encyclopédique* du XIXe siècle et la *sociologie analytique* du XXe. La sociologie de Comte et de Spencer avait pour objet l'ensemble du passé humain et le tout de la société. Elle était couronnement et synthèse des sciences sociales. Historique et systématique à la fois, elle déterminait lois et valeurs, elle rattachait l'ordre humain à la nature. C'est sous cette forme que la sociologie, venue de France et d'Angleterre, fut d'abord connue et, en général, rejetée en Allemagne.

Jusqu'au début du siècle, il existait à peine, semblait-il, une sociologie allemande. Lorsque M. Bouglé étudiait les sciences sociales vers 1895, il prenait pour exemples des recherches aussi diverses que celles de Simmel sur la morale, de Jhering sur le droit, de Lazarus et de Steinthal sur la *Völkerpsychologie*, de Wagner sur l'économie. Autrement dit, les sciences sociales étaient imprégnées d'esprit ou de méthode sociologique. Juristes ou économistes traitaient « à côté » des problèmes qui relèvent aujourd'hui de la sociologie proprement dite (cf. 9 (1), p. 1 et Spranger-*Schmollers Jahrbuch*, t. 49, 1925, p. 157). L'existence d'une science de l'État et de la politique contribuait aussi à empêcher la formation d'une sociologie indépendante. Au contraire, depuis le début du siècle et en particulier depuis

(1) Le premier chiffre de nos références renvoie au numéro correspondant de la bibliographie, *infra* pp. 141 sq.

la guerre, les auteurs allemands ont cherché à constituer, sous le nom de sociologie, une science originale, autonome.

Certes, une partie du travail sociologique au sens large, et peut-être la plus intéressante, continue à être accomplie par les historiens, juristes, économistes. La théorie et l'histoire économique restent pénétrées d'esprit sociologique. De plus il existe, en dehors de la sociologie générale que nous étudierons surtout, des sociologies spéciales (juridique, économique, etc.). Mais quel que soit le jugement que l'on porte sur elle, il existe une littérature proprement sociologique dont nous voudrions faire connaître les œuvres les plus importantes.

De la sociologie encyclopédique, la sociologie analytique n'a pas repris toutes les ambitions ; elle est une science sociale entre d'autres et elle ne prétend interpréter ni le sens ni les valeurs de l'histoire humaine. De plus elle s'est dissociée en diverses parties. Sociologie formelle et sociologie historique explorent des régions différentes : d'une part, les relations sociales fondamentales, les formes de groupements, la structure statique de la société, d'autre part, les lois ou, du moins, la théorie du devenir de la « société bourgeoise ».

Sans doute, entre l'école historique et l'école systématique, il y a *aussi* des oppositions philosophiques. L'essence des phénomènes apparaît-elle dans les singularités concrètes ou dans les généralités supra-historiques ? L'école historique s'attache à la culture, aux formations objectives, l'école de Simmel ou de Vierkandt à l'action humaine, au social par excellence. Les mêmes concepts peuvent prendre, selon qu'ils sont employés par l'une ou l'autre école, une signification différente (cf. 58, pp. 245, 247). La classe sociale, telle que l'entend la sociologie historique, est une individualité presque métaphysique, située à un certain point de l'histoire. La classe, définie par la sociologie formelle, est un rassemblement d'individus ayant la même condition (mêmes revenus ou même genre de vie). Mais

une telle antithèse n'est nullement absolue, car la classe de la philosophie de l'histoire doit être empiriquement définissable et rejoindre la définition analytique (même si, comme chez Lukacs, elle conserve des privilèges métaphysiques).

La meilleure preuve que ces deux écoles ne sont pas séparées par une opposition insurmontable, l'œuvre de Max Weber nous la fournit. Nous n'avons en effet rattaché ce dernier à aucune tendance, parce qu'il les domine toutes par son génie. Son étude de *Quelques catégories de la sociologie compréhensive*, sa construction de l'édifice social à partir de l'action individuelle relèvent de la sociologie systématique. Ses recherches sur les rapports de l'économie et de la religion le rapprochent de la tradition historique et marxiste. Les sociologies du droit, de l'économie et de la religion (dans *Économie et société*) semblent des « sociologies spéciales », parties d'une sociologie systématique et historique à la fois. Il n'y a pas là juxtaposition mais synthèse. La sociologie religieuse explique les dogmes par les conditions sociales, analyse les groupes dans lesquels s'expriment et s'organisent les religions, recherche l'influence exercée par les croyances sur la conduite des hommes.

Ainsi se trouvent indiqués le thème et le plan de notre étude : sociologie systématique ou pour reprendre le pléonasme qui tend à s'imposer dans le vocabulaire allemand, sociologie de la société *(Gesellschaftssoziologie)*, puis sociologie historique, enfin Max Weber (1).

(1) Les dimensions imposées de ce petit livre ne nous permettaient pas d'être complet. Nous avons laissé de côté la sociologie marxiste. l'ethnographie ; nous n'avons pas étudié Scheler, déjà connu en France, Nous n'avons pu parler ni de Koigen, ni de Sander, ni de Freyer, ni de G. Salomon, etc.

la guerre, les auteurs allemands ont cherché à constituer, sous le nom de sociologie, une science originale, autonome.

Certes, une partie du travail sociologique au sens large, et peut-être la plus intéressante, continue à être accomplie par les historiens, juristes, économistes. La théorie et l'histoire économique restent pénétrées d'esprit sociologique. De plus il existe, en dehors de la sociologie générale que nous étudierons surtout, des sociologies spéciales (juridique, économique, etc.). Mais quel que soit le jugement que l'on porte sur elle, il existe une littérature proprement sociologique dont nous voudrions faire connaître les œuvres les plus importantes.

De la sociologie encyclopédique, la sociologie analytique n'a pas repris toutes les ambitions ; elle est une science sociale entre d'autres et elle ne prétend interpréter ni le sens ni les valeurs de l'histoire humaine. De plus elle s'est dissociée en diverses parties. Sociologie formelle et sociologie historique explorent des régions différentes : d'une part, les relations sociales fondamentales, les formes de groupements, la structure statique de la société, d'autre part, les lois ou, du moins, la théorie du devenir de la « société bourgeoise ».

Sans doute, entre l'école historique et l'école systématique, il y a *aussi* des oppositions philosophiques. L'essence des phénomènes apparaît-elle dans les singularités concrètes ou dans les généralités supra-historiques ? L'école historique s'attache à la culture, aux formations objectives, l'école de Simmel ou de Vierkandt à l'action humaine, au social par excellence. Les mêmes concepts peuvent prendre, selon qu'ils sont employés par l'une ou l'autre école, une signification différente (cf. 58, pp. 245, 247). La classe sociale, telle que l'entend la sociologie historique, est une individualité presque métaphysique, située à un certain point de l'histoire. La classe, définie par la sociologie formelle, est un rassemblement d'individus ayant la même condition (mêmes revenus ou même genre de vie). Mais

une telle antithèse n'est nullement absolue, car la classe de la philosophie de l'histoire doit être empiriquement définissable et rejoindre la définition analytique (même si, comme chez Lukacs, elle conserve des privilèges métaphysiques).

La meilleure preuve que ces deux écoles ne sont pas séparées par une opposition insurmontable, l'œuvre de Max Weber nous la fournit. Nous n'avons en effet rattaché ce dernier à aucune tendance, parce qu'il les domine toutes par son génie. Son étude de *Quelques catégories de la sociologie compréhensive*, sa construction de l'édifice social à partir de l'action individuelle relèvent de la sociologie systématique. Ses recherches sur les rapports de l'économie et de la religion le rapprochent de la tradition historique et marxiste. Les sociologies du droit, de l'économie et de la religion (dans *Économie et société*) semblent des « sociologies spéciales », parties d'une sociologie systématique et historique à la fois. Il n'y a pas là juxtaposition mais synthèse. La sociologie religieuse explique les dogmes par les conditions sociales, analyse les groupes dans lesquels s'expriment et s'organisent les religions, recherche l'influence exercée par les croyances sur la conduite des hommes.

Ainsi se trouvent indiqués le thème et le plan de notre étude : sociologie systématique ou pour reprendre le pléonasme qui tend à s'imposer dans le vocabulaire allemand, sociologie de la société *(Gesellschaftssoziologie)*, puis sociologie historique, enfin Max Weber (1).

(1) Les dimensions imposées de ce petit livre ne nous permettaient pas d'être complet. Nous avons laissé de côté la sociologie marxiste. l'ethnographie ; nous n'avons pas étudié Scheler, déjà connu en France, Nous n'avons pu parler ni de Koigen, ni de Sander, ni de Freyer, ni de G. Salomon, etc.